

J'ai déposé les armes

Regina Sneifer

Le chaos : un effet déclencheur

*« Des armes pour inquiéter l'inquiétude
Et puis le Code de la peur à distribuer
A tous ceux qui habitent avec la peur ou que la peur habite
Art. 1 J'ai peur
Art. 2 J'ai peur
Art. 3 J'ai peur
Art. 4 Où sont les toilettes? »¹*

En 1975, la guerre du Liban éclate. J'ai treize ans. C'est le chaos, l'insécurité. Des armes partout. Le Liban à feu et à sang. L'Etat recule. Les milices occupent le terrain. À qui la faute ? Les pensées prêt-à-porter des partis et de leurs médias complices mobilisent contre l'ennemi. A l'aube de ma féminité, je suis exposée à ces discours idéologiques parlant de courage, de sacrifice, de patriotisme. On parlait de causes. Sacrées causes ! Avec des taux plus ou moins élevés, on parlait de libanisme teintée de christianisme, de sunnisme, de chiisme, de druzisme, d'occidentalisme ou d'orientalisme. L'humanisme, bien que ça rime, n'en fait pas partie. C'est trop vague. Si la cause est l'homme, alors qui sera l'ennemi ?

La parole que j'absorbe attise mes passions identitaires. Les discours idéologiques que j'ai absorbés excitent mes peurs enfouies et réveillent mes instincts le plus primitifs. Je choisis ma cause. Je pensais défendre mon Liban, mon quartier, ma famille, ma foi. Une cause noble et juste en principe pour laquelle on peut mourir et se sacrifier pour défendre l'honneur et la dignité.

Le fait d'être femme n'avait rien à voir avec mon choix. Les effets produits sur moi sont identiques probablement à ceux produits sur des hommes qui ont fait le même choix. Ces constructions idéologiques communautaires nous renvoyaient à notre déterminisme communautaire étroit. Les croyances et les idéologies renforcent l'absence de pensée et finissent par enfermer dans ces carcans communautaires. A cette époque, j'étais surtout membre d'une communauté.

Cherchez la femme ...

Notre constitution libanaise ne compte que 18 cases « confessions ». Une sorte de grille de mots croisés à nombre limité de cases dans lesquelles on essaie de caser tous les Libanais qui ne se croisent pas. Une fois rangés dans les 18 cases, on ne les compte plus. A l'extérieur des 18 cases, moi, en tant que moi, je ne compte pas. C'est le néant. Le vide. Le non-être. Je ne pense pas donc je ne suis pas. Ma communauté pense pour moi, donc elle, elle est et moi je suis (du verbe suivre) pour exister sinon je ne suis plus rien. Vous me suivez ?

Cherchez la femme ...

Au sein de ces appareils communautaires, j'ai été formée à la guerre. J'ai appris à manipuler subtilement sa grammaire, son vocabulaire. J'ai maîtrisé sa rhétorique, l'alchimie de ses mots préparée avec les mêmes ingrédients : Une bonne dose de sacré, une poignée de terre à s'approprier, une pelletée de peur et une feuille de laurier. C'est ainsi que l'on nourrit des armées entières. J'ai acquis les compétences nécessaires pour fabriquer des discours qui justifient n'importe quelle guerre avec la bonne grammaire: nous nous défendons, faibles contre forts, opprimés contre tyrans. Dieu contre Dieu, oumma contre peuple, terre contre terre. Œil pour œil, dent pour dent. Les idéologies diffusées ne pouvaient avoir d'autres conséquences que la production de clones. « Tout oppose puisque rien ne sépare » en référence au mimétisme de René Girard.

Cherchez la femme ...

De la violence qui se propage comme un virus. Le moi qui a accepté la violence et les armes de haine étais formaté, cadré.

La nuit de Noël 1986, un basculement s'est opéré en moi. La voix chaude d'un jeune Palestinien qui chante sa mère et sa terre dans une de ces prisons sombres des milices éclaire ma conscience. Jamais ce jeune Palestinien ne sortira de cette prison. Il m'a libérée de ma haine et m'a fait sortir définitivement de la guerre. Des palestiniens m'ont fait rentrer dans la prison de la guerre, et ce Palestinien en prison, m'en a libérée.

Cherchez la femme ... je l'avais trouvé dans cette voix. Il chantait sa mère.

Ne cherchez plus la femme, je l'ai retrouvée

Pour exister, j'ai décidé d'écrire.

Ecrire cette expérience violente c'est découvrir à neuf mon expérience, l'aborder à travers moins de filtres avec plus d'outils et d'autres armes. Reprendre le chemin de mon passé pour le défaire comme on défait un canevas pour le reconstruire avec un autre fil le prendre par d'autres bouts, le revisiter loin des constructions idéologiques, idéologiques et manipulations émotionnelles qui standardisaient ma pensée.

Revenir sur ce que j'avais si bien intégré dans ce passé, dans ma pensée. Fouiller dans l'enfoui de mes évidences pas de trouver une nouvelle vérité mais d'apprendre à penser, à nouveau.

Ecrire, c'est un exercice, un chemin qui diffère de l'étalage des émotions. C'est une introspection sincère de ma conscience. Pour mobiliser tout l'humain en moi. Pour revenir à la singularité et redevenir pleinement humain, pleinement femme...

C'est ma seule façon d'exprimer mon existence. C'est le seul moyen d'empêcher mon moi de périr dans le confessionnalisme et de perdre toute sa liberté. J'écris donc je suis (du verbe être). Et de cette tribune libre qui relève de ma seule responsabilité, je déclare ce qui suit:

Désormais, au Liban, il y a 18 communautés et moi. Femme.

Femme qui se bat partout pour acquérir ses droits dans un espace public institutionnalisé nommé Etat. Tout le reste est illusion.

ⁱ Léo Ferré, la violence et l'ennui